

Frontière nucléaire : le point limite (*fail safe*) dans le cinéma américain de fiction

André DUMOULIN

Introduction

La notion de frontière est polysémique et multidisciplinaire¹ et elle est, aujourd'hui, au-devant de la scène. L'exercice engagé dans cette communication repose sur la mise en relation des frontières mouvantes dans la stratégie nucléaire du point limite (*fail safe*) avec celles qui est abordée dans plusieurs films de fiction sur la thématique de la guerre nucléaire, où la notion de « frontière » fluctuante est symbolisée par les scénarios d'engagement aérien. Nous allons même jusqu'à poser la question de son adéquation/inadéquation avec la Grande Frontière telle qu'abordée par Jackson Turner, théoricien de l'idéologie expansionniste, à propos de la conquête de l'Ouest². Si la pénétration « blanche » aux États-Unis aux siècles derniers n'a qu'un rapport très ténu³ avec la filmographie nucléaire de fiction abordée ici, il n'en reste pas moins vrai qu'elle joue aussi de frontières mouvantes, dynamiques, faites de couloirs d'approche (routes des chariots, chemins de fer, cours d'eau, comptoirs, sentiers des trappeurs, relais postaux, forts militaires), encline aux menaces et impliquant des décisions à la fois collectives mais aussi individuelles et en sous-groupes sociaux. Les zones d'indétermination entre les deux mondes (indiens/blancs) sont mouvantes et la frontière ne forme pas de ligne continue (enclaves, retraits, avancées) tout comme les zones stra-

¹ Relevons que la notion de frontière est récurrente dans le cinéma américain, tous genres confondus.

² TURNER Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History*, colloque de l'*American Historical Association of Chicago*, 12 juillet 1893.

³ La pénétration associée à la conquête de l'Ouest est un engagement de mouvement à géométrie variable dont le choix du moment est autant idéologique, que politique, économique, commercial, religieux et culturel. Elle concerne autant les trappeurs, les chasseurs, les fermiers pionniers, les aventuriers, les missionnaires, les mormons, les compagnies ferroviaires, les militaires et les chercheurs d'or dans une politique le plus souvent assimilationniste (autochtones) ou d'alliances de circonstance avec les tribus. L'expansion de la conquête de l'Ouest par l'appropriation des terres des autochtones ne peut être l'effet miroir de la pénétration nucléaire telle que décrite dans le cinéma dès lors que, dans le second cas, il ne s'agit pas d'occupation mais de destruction. Reste que dans les deux cas, la notion de destruction nucléaire et celle d'extermination des tribus peuvent imposer certains rapprochements.

tégiques d'approche des bombardiers des blocs nucléaires antagonistes de la Guerre froide sont dépendantes du niveau de capacités de défense de l'adversaire.

Aussi, la notion de frontière telle qu'analysée par Turner peut être mobilisée seulement dans son acception dynamique, et non dans le cadre classique d'une limite entre États.

La symbolique de la frontière se retrouve aussi dans les stratégies nucléaires de la Guerre froide et dans ses expressions cinématographiques de fiction. Plusieurs films abordent la thématique du point limite (*fail safe*) au-delà duquel les vecteurs nucléaires ne peuvent plus être rappelés. Dans cette contribution, il s'agira d'examiner les liens entre les deux « mondes », les discours associés et ce qui les rassemble, à la fois dans les champs historiques, doctrinaux et filmiques. Plusieurs exemples concrets de films de fiction seront mis en exergue à cet effet.

Cet examen doit nécessairement intégrer la question de la dissuasion nucléaire qui repose sur les notions d'intérêts vitaux et celles de sanctuaire. Aussi, l'espace territorial tout comme la frontière sont d'importance pour appréhender le concept qui repose sur la notion de menace. Celle-ci doit être proférée à des moments-clés de l'environnement stratégique, et non pas à tout moment ou pour dissuader n'importe qui. Le message délivré par le discours de politique nucléaire repose sur un calendrier précis tout en étant associé au flou des intérêts vitaux et à l'incertitude des actions. La pertinence de menacer nucléairement pour ne pas devoir utiliser les armes de destruction massive est intimement dépendante du « raisonnable » des différents partenaires-adversaires (paysage de la Guerre froide) et de leur volonté de survivre politiquement.

Il s'agit bel et bien d'une stratégie « visant, par le conseil ou la menace, à convaincre un adversaire de renoncer à l'action envisagée »⁴, cas archétypique de décision dans l'indétermination, pour reprendre la formule d'Olivier Kempf⁵. Ou celle de Michael Walzer⁶, pour qui la dissuasion est la menace d'une riposte immorale à une possible attaque immorale. Devant la hantise du suicide collectif par les destructions mutuelles assurées, nous en venons à la circonspection. Il s'agit avant tout d'un duel psychologique, à l'image de l'école américaine behavioriste, faisant jouer des facteurs d'ordre politique, sociaux et moraux.

⁴ GÉRÉ François, *Dictionnaire de la pensée stratégique*, Paris, Larousse-Bordas, 2000, p. 79.

⁵ KEMPF Olivier, *L'OTAN au XXI^e siècle*, Paris, Artège, 2010, p. 389.

⁶ WALZER Michael, *Guerres justes et injustes*, Paris, Belin, 1999, p. 363.

La dissuasion est bien un jeu dialectique entre le risque et l'enjeu, entre le coût/bénéfice et la proportionnalité mais aussi, pour Raymond Aron, de l'impossibilité de réaliser un calcul rigoureux⁷. Elle est donc un mode particulier de l'interdiction, pour reprendre une terminologie militaire conventionnelle. Elle est aussi un acte philosophique⁸ au vu de la capacité d'autodestruction qu'elle recèle. « Être dissuadé, pour un agresseur, c'est voir dans l'œil même de celui que l'on veut agresser, le film aveuglant et inéluctable de sa propre mort »⁹. Nous sommes bel et bien dans la « métastratégie », néologisme du grand théoricien Lucien Poirier¹⁰.

Mais ce jeu requiert des logiques assez paradoxales, ce qui suscite souvent questionnements, doutes ou même contestation du discours de la dissuasion. Ces logiques sont de plusieurs ordres : la pertinence des signaux en vue de provoquer la retenue chez l'autre, la maîtrise du message jouant sur les incertitudes, l'édification des barreaux dans l'escalade, le principe de plausibilité de l'action et de crédibilité des outils nucléaires, la centralité politique de la décision de gesticulation nucléaire.

Quand le discours échoue, nous sommes dans le seuil de nucléarisation, à savoir ce lieu géométrique des considérations psychologiques, politiques et techniques¹¹ en fonction desquelles le recours à l'armement nucléaire présente plus d'avantages que de risques. Avec, comme scénarios connexes, d'autres facteurs pouvant créer la rupture comme les données périmées, les mauvaises interprétations, les calculs illogiques, les décisions irrationnelles associant les modèles organisationnels et bureaucratiques pour reprendre les travaux classiques de Graham T. Allison¹², et enfin les aspects psychologiques des dirigeants. À ceci près que, parfois, il n'est pas opportun de paraître rationnel. Et pour J. F. De Raymond, « la dissuasion doit chercher à pénétrer ce que ressent

⁷ ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, pp. 400-435.

⁸ GUITTON Jean, *La Pensée et la guerre*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 21.

⁹ BONNEMAISON Jacques, « La dissuasion aux abois ? », *Revue Défense Nationale*, n° 465, mai 1986, pp. 9-13.

¹⁰ POIRIER Lucien, *Essais de stratégie théorique*, Paris, Les sept épées, FEDN, 1983, pp. 285-313. Voir également SALLANTIN Xavier, « Métastratégie », *Revue Défense Nationale*, août-septembre 1976, pp. 21-42.

¹¹ DELMAS Claude, *L'âge nucléaire*, Paris, PUF, 1974, p. 19.

¹² ALLISSON Graham T. et ZELIKOW Philip, *Essence of Decision. Explaining the Cuba Missile Crisis*, New York, Longman, 1999.

l'adversaire et s'assurer qu'il reconnait vraiment la situation comme le tenant « en respect »¹³. Les probabilités ne sont pas loin.

En vérité, dans ces « échanges », « les doctrines nucléaires font apparaître que l'acte de dissuader s'appuie sur un système où les décisions de chacun des acteurs dépendent des anticipations sur les intentions des autres acteurs (et des anticipations que ceux-ci pourraient eux-mêmes faire de ces décisions »¹⁴.

En d'autres termes, la dissuasion (non emploi) n'est crédible qu'à partir du moment où l'emploi est possible ou perçu comme tel par l'adversaire désigné ou potentiel. Bref, elle repose sur le principe de crédibilité des outils et des capacités réelles d'engager des représailles. Mais le plus important est que la dissuasion doit être aussi considérée comme un concept politique dont le langage « gesticulatoire » est centralisé et défini par le politique, avec l'aide du stratège et du militaire. Nous sommes ici dans le principe d'autorité et de centralité du contrôle et du commandement politique, celui du *fail safe*.

Les socles doctrinaux et leurs dynamiques

Durant la Guerre froide, les deux adversaires idéologiques qu'étaient les États-Unis et l'Union soviétique (URSS) et leurs alliés respectifs ont, en quelque sorte, statufié leur « relationnel nucléaire ». Nous pouvons observer la permanence d'un identitaire de l'adversaire, une codification des discours, la permanence de négociations afin de sanctuariser les blocs, le maintien des canaux communicationnels (téléscripteurs, téléphone rouge à partir de 1963 suite à la crise des missiles de Cuba)¹⁵ et la construction d'une course aux armements nucléaires quantitative et qualitative jusqu'à atteindre une vulnérabilité réciproque à la fois par une capacité de destruction mutuelle assurée (MAD), une capacité de seconde frappe protégée (Mc Namara)¹⁶ et l'édification d'une stratégie de persua-

¹³ RAYMOND J. F. (de), « Jalon de la pensée philosophique classique sur la dissuasion », Arès, 1987, vol. 9, n° 1, CEDSI, Université de Grenoble, p. 10.

¹⁴ LE BRAS-CHOPARD Armelle, *La guerre. Théories et idéologies*, Paris, Montchrestien, 1994, pp. 112-113 ; DELMAS Claude, *La stratégie nucléaire*, Paris, PUF, 1968, pp. 61-76.

¹⁵ Relevons qu'avant ces lignes sécurisées, les canaux diplomatiques fonctionnaient via les ambassadeurs et que, dès 1958, Russes et Américains négociaient l'arrêt des essais nucléaires en atmosphère. SOUTOU Georges-Henri, *La guerre froide 1943-1990*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2010, p. 504.

¹⁶ BOUSQUET Raymond, *Force et stratégie nucléaire du monde moderne*, Paris, Lavauzelle, 1974, pp. 43-45.

sion (Schelling)¹⁷. Cette apparence de stabilité fut contrecarrée par la dynamique même de la course aux armements, les stimulations doctrinales, le complexe militaro-industriel, les concepts instables de frappes désarmantes, de lancements sur alerte ou sur attaque, et des réflexions autour des guerres nucléaires « limitées » et de guerres nucléaires « gagnables », tout en créant de nouveaux barreaux¹⁸ (riposte flexible, armes nucléaires tactiques, euromissiles) dans l'escalade que l'on souhaitait maîtrisable.

Dans les années soixante, la doctrine Mc Namara avait pour principe la doctrine antiforces (*counterforces*) pour limiter les dommages si les États-Unis devaient subir une attaque surprise mais aussi donner à l'adversaire la meilleure raison possible pour s'abstenir de détruire les villes américaines.

L'estimation américaine de ce qu'il fallait fournir pour atteindre cette dissuasion reposait sur la capacité de détruire la population et l'économie soviétiques (*countervalue* : villes et centres industriels), soit un quart à un tiers de la population et deux tiers de la capacité industrielle, afin d'atteindre des destructions intolérables (400 mégatonnes¹⁹). Certes, la flexibilité était de mise avec la riposte graduée et cette volonté de contrôle de l'escalade mais les scénarios préconisés étaient ultra-rapides, paradoxalement au souhait de refuser l'ascension automatique vers les extrêmes.

Ainsi, dans le plan SIOP 63 (*Single integrated operational plan*) sous le président John F. Kennedy, on prévoyait une « limitation des dommages » en représailles, mais avec l'existence sous-jacente d'une capacité de frappe en premier préemptive²⁰ (*first strike preemptive*) américaine possible associant plusieurs options : une option antiforce, une option cibles militaires près des villes, une option anti-centre de commandement, contrôle et communication (C-3) et une option de salve générale anti-cités.

¹⁷ SCHELLING Thomas C., *Arms and influence*, New Haven, Yale University Press, 1966, pp. 98-99.

¹⁸ Voir KAHN Herman, *De l'escalade. Métaphores et scénarios*, Paris, Calmann-Lévy, 1966 ; JOXE Alain, *Le cycle de la dissuasion (1945-1990)*, Paris, La Découverte, 1990, pp. 138-174.

¹⁹ Une mégatonne équivaut à 1 million de tonnes de TNT (soit plus de 70 Hiroshima).

²⁰ La préemptivité consiste à engager ses forces nucléaires après avoir détecté que l'adversaire est sur le point d'engager une attaque désarmante (mise en alerte de ses forces, bombardiers en alerte, sortie de sous-marins en grand nombre, silos à missiles ouverts, etc.). Une frappe préemptive tend à réduire les capacités de l'adversaire avant qu'il puisse mettre à exécution ses intentions déjà confirmées par les renseignements électroniques et satellitaires. La préemptivité nucléaire ne doit pas être confondue avec les frappes préventives ou le *first strike*.

En 1963, estimant la menace d'une frappe par surprise soviétique très peu probable, la doctrine officialisa la naissance du concept de MAD largement diffusé.

Quant aux niveaux d'alerte, elles répondaient à la doctrine visant à protéger les forces nucléaires en leur permettant de fuir leurs bases d'attache dans le sanctuaire américain avant toute frappe désarmante. Ainsi, la mise en alerte au niveau DEFCON 4 (*Defence Condition*) de 1961 correspondait à l'alerte au sol de 50 % des 1.000 bombardiers B-47, B-52 et B-58 (sur 85 bases aériennes)²¹. Quant au DEFCON 2 d'unités sur pied de guerre dite d'alerte orange (durant la crise Cuba 1962)²², il s'agissait de la mise en alerte maximale au sol (décollage du 1^{er} en 8 minutes/ les autres en 15 minutes)²³ d'une proportion plus importante de B-52 et la dispersion d'appareils dans d'autres bases canadiennes, marocaines, espagnoles, britanniques (B-47) afin d'augmenter l'usage des terrains de desserrement.

Avec la crise de Cuba, il fut même décidé pendant quelques temps d'organiser des alertes en vol comme réponse à une vulnérabilité des bases aériennes via des frappes pouvant venir de sous-marins russes proches des côtes américaines²⁴.

²¹ COCHRAN Thomas S., ARKIN William M. et HOENIG Milton M., *U.S. Nuclear Forces and Capabilities*, Nuclear Weapons Databook volume 1, NRDC, Cambridge, Ballinger Publishing Company, 1984, pp. 148-151 ; VIVENOT Emmanuel, « Itinéraire du bombardement stratégique américain », *Défense & Sécurité internationale*, décembre 2014-janvier 2015, hors-série n° 39, Paris, Areion, p. 43 ; PEACOCK Lindsay, *B-52 Stratofortress*, Osprey Aircraft Series, Bedford Editions Ltd, 1987.

²² SHUCHMAN Daniel, « Nuclear strategy and the problem of command and control », in *Survival*, IISS, Londres, juillet 1987, pp. 350-351 ; HANSEN Chuck, *US Nuclear Weapons. The Secret History*, Arlington-New York, Aerofax & Orion Books, 1988, pp. 146-151.

²³ Le film de fiction « A Gathering of Eagles » (Delbert Mann, 1963) illustre parfaitement cette volonté de faire décoller rapidement les bombardiers (principe du *Minimum Interval Take Off/MITO*) avant qu'ils ne soient détruits nucléairement par des explosions aériennes « plaquant » en quelque sorte les bombardiers au sol. Voir la vidéo disponible à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=Cq6Hpxyrhyo> (consultée le 2 février 2016).

²⁴ Voir à ce sujet le scénario du film de Stanley Kubrick, « Doctor Strangelove ».

Années où il y eut des alertes en vol des bombardiers nucléaires US	
1959 : 11	1964 : 9
1960 : 6	1965 : 12
1961 : 10	1966 : 3
1962 : 12	1967 : 4
1963 : 11	

Source : Lert Frédéric, *Boeing B-52. 50 ans d'opérations*, Paris, Éd. Larivière, 2005, p. 88.

Le point limite

Dans le cas des missions d'alerte en vol, les bombardiers effectuaient des vols en solitaire²⁵ tout en empruntant des « routes communes » au sud par la Méditerranée ou au nord par le Canada, chaque fois à proximité de l'espace aérien soviétique. Ces bombardiers cerclaient en orbite dans l'espace aérien international, près du « *Positive control point* », à quelques heures de vol de leurs objectifs en URSS. Les équipages y attendaient leur « *go code* » au point dit de *fail safe*. Si un message donnait le feu vert, il devait attendre encore le code présidentiel d'activation des quatre charges nucléaires mégatonniques (*Emergency Action Message*) dans le scénario de 1962. Ici la frontière nucléaire, à savoir le « *H Hour Control Line* », est cette ligne symbolique au-delà de laquelle les bombardiers ne peuvent plus être rappelés²⁶. Dans le cas contraire, à savoir disposer des deux conditions, les avions devaient rebrousser chemin.

Dans les films de fiction « Point Limite » et « Docteur Folamour »²⁷, la machine et sa technologie sont responsables du déclenchement de la guerre nucléaire malgré la volonté impuissante des responsables d'éviter l'apocalypse. Dans le premier scénario, on vit la défaillance d'un mini transistor faisant croire à l'existence d'une attaque russe et provoquant

²⁵ Soit 25 heures de vol et 16.000 km parcourus (4 à 5 ravitaillements en vol).

²⁶ Voir les scénarios du film de Kubrick mais aussi du film de Sidney Lumet, « Point Limite » (1964) et sa version plus récente de Stephen A. Frears (2000).

²⁷ CHION Michel, *Stanley Kubrick. L'humain, ni plus ni moins*, Paris, Éd. Cahiers du cinéma, 2005, pp. 137-158 ; HOWARD James, *Stanley Kubrick Companion*, Londres, BT Batsford Ltd, 1999, pp. 87-98 ; BOGDANOVICH Peter, *The complete Kubrick*, Londres, Virgin Books Ltd, 2000, pp. 106-131 ; SANVOISIN Rémy, *Kubrick et la musique*, Paris, Vrin, 2014.

dès lors l'envoi des codes au point de *fail safe* ; le brouillage russe du contre-ordre américain empêchant le *Strategic Air Command* (SAC) de rappeler les pilotes en vol de pénétration basse altitude ciblant la capitale russe. La discipline et les procédures de sécurité assimilées par les pilotes de B-58 empêchera le renoncement à la mission nucléaire.

Dans le scénario « kubricken », l'ordre d'attaque (plan R) est engagé en profitant d'un exercice d'alerte en vol (34 appareils) organisé depuis une base stratégique des États-Unis. Le code CRM 114²⁸ est ici transféré via un général « dérangé » et si l'ordre de rappel est finalement réalisé par déverrouillage des codes, ainsi que les quelques bombardiers B-52 américains abattus avec l'aide des informations américaines, un seul réussit sa mission de bombardement d'un complexe russe de missiles intercontinentaux, déclenchant automatiquement une machine infernale russe non révélée rendant inhabitable toute vie en surface. Dans les deux cas, le poids de la communication est également mis en exergue²⁹.

Au-delà du rapport étroit entre le cinéma de fiction et le contexte géostratégique du moment³⁰, la question du jeu³¹ peut se retrouver dans la stratégie nucléaire à telle enseigne que bien des mots lui sont associés : évaluation, utilité, jeu à somme nulle, gagnant et perdant, signaux, communication préalable, risque, probabilité, décision, choix, psychologie des adversaires, manipulation des probabilités, solution coopérative, gain minimal assuré, rationalité collective, etc.

L'association hasard, calcul et pari sont de mise ; avec, au firmament, la menace apocalyptique. Thomas C. Schelling³² s'est servi de cette théorie des jeux pour aboutir à un refus raisonnable : celui du jeu à somme nulle qui équivaut à la formule selon laquelle ce que gagne l'un équivaut à une perte pour l'autre. Nous sommes ici dans le pur conflit, la lutte pour la survie et nous pourrions dire dans la somme négative, où tout le monde est perdant. Devant cette situation particulièrement instable poussant à la doc-

²⁸ Coupure du contact par l'équipage avec les communications extérieures afin de ne pas recevoir de faux ordres pouvant provenir des Russes.

²⁹ DUMOULIN André, « Cinéma de fiction nucléaire et enjeux communicationnels », *Défense & sécurité internationale*, décembre 2011, n° 76, Paris, Areion, pp. 47-53.

³⁰ DUMOULIN André, *Stratégies militaires et idéologies politiques à travers la production cinématographique nord-américaine traitant du thème de la guerre nucléaire entre 1946 et 1976*, mémoire, Liège, IESP, 1979.

³¹ Voir à ce sujet les actes du colloque « Guerre et jeu. Perspectives transversales », Faculté de Philosophie et Lettres, Université de Liège, 6 octobre 2011.

³² SCHELLING Thomas C., *The Strategy of Conflict*, Cambridge, Harvard University Press, 1960.

trine du *first strike*³³, la Guerre froide nous offrit aussi l'*Arms control* et des formes de coopération minimale afin de « s'en sortir » sans coût exorbitant.

Mais ici aussi, la théorie des jeux, aussi séduisante soit-elle par ses calculs de probabilités, se limite aux aspects de pure rationalité de la part des acteurs en présence. Elle pouvait et peut encore se heurter à la réalité que sont l'imprévisibilité humaine, le bluff, le chantage, l'intimidation et le fameux grain de sable jamais modélisé³⁴. Quantifier ce calcul via la théorie du choix rationnel ou par l'examen de la décision interdépendante reste un exercice à haut risque, encore davantage aujourd'hui où le paysage nucléaire est davantage complexe et paradoxalement moins stable que durant la Guerre froide.

Ainsi, nous pouvons retrouver toute l'importance du communicationnel parmi plusieurs films³⁵ dont encore le film « *Point Limite* » (*Fail Safe*) de Sidney Lumet (États-Unis, 1964) avec Henry Fonda dans le rôle du président américain. Une autre version (*remake*) tout autant en noir et blanc fut réalisée par Stephen A. Frears en l'an 2000, avec Richard Dreyfuss comme président et George Clooney dans un rôle de pilote de bombardier B-58 *Hussler*. Dans les deux scénarios, il s'agit d'un dysfonctionnement d'un ordinateur du ministère de la Défense qui déclenche la transmission de codes d'attaque nucléaire à plusieurs bombardiers nucléaires américains. Dans ces films, la difficulté à rappeler le bombardier au point de *fail safe* et qui réussit à traverser les défenses est également très riche en matière de communications entre les présidents américains et russes. Nous voyons un traducteur américain « soucieux d'interpréter les intonations en même temps qu'il traduisait le sens des mots »³⁶ du Président russe. Au final, Moscou et New York sont sacrifiés mégatoniquement s'entend ;

³³ Le *first strike* est une frappe nucléaire en premier afin de tenter de décapiter les moyens nucléaires et de communications stratégiques de l'adversaire et réduire ainsi la capacité nucléaire de frappe en second de la puissance visée.

³⁴ Voir l'exemple de la crise de Cuba. TOUZE Vincent, *Missiles et décisions. Castro, Kennedy et Khrouchtchev et la crise de Cuba d'octobre 1962*, Bruxelles, André Versaille Éditeur, 2012 ; BERNSTEIN Barton J., « Understanding Decisionmaking, US Foreign Policy, and the Cuban Missile Crisis », *International Security*, été 2000, vol. 25, n° 1, MIT, pp. 134-164 ; SCOTT Len et SMITH Steve, « Lessons of October : historians, political scientists, policy-makers and the Cuban missile crisis », *International Affairs*, 1994, n° 70, pp. 659-684 ; GARTHOFF Raymond L., « Cuban missile crisis : the Soviet story », *Foreign Policy*, automne 1988, pp. 61-80 ; ALLYN Bruce J., BLIGHT James G. et WELCH David A., « Essence of Revision », *International Security*, hiver 1989-1990, vol. 14, n° 3, MIT, pp. 136-172.

³⁵ Citons également « Le téléphone rouge » (1963) de Delbert Mann ; « Le dernier rivage » de Stanley Kramer (1959) ; « Le Monde, la chair et le diable » de Ronald Mc Dougall (1959) ; « By dawn's early light » de James Earl Jones (1990) ; « The Sum of All Fears » de Phil Alden Robinson (2002) ; « Seven Days in May » de John Frankenheimer (1964) ; etc.

³⁶ CHION Michel, *op. cit.*, p. 138.

la seconde ville étant la victime expiatoire au vu des responsabilités américaines dans le déclenchement de l'agression ; ville donc offerte à la nucléarisation comme gage du refus des deux parties d'être entraînées dans de nombreux échanges nucléaires cataclysmiques.

Dans « Docteur Folamour », nous devinons aussi combien la question de la communication sabotée, altérée, saturée, contournée, dissimulée est prégnante mais aussi, fondamentalement, toute l'importance dans le jeu de la dissuasion de connaître, par la communication officielle, l'exacte connaissance des politiques nucléaires de l'adversaire-partenaire dans ces grandes lignes, non dans les détails opérationnels. La perception de la menace devient dès lors une des clefs à clarifier. Kubrick sait filmer les échanges parlés³⁷, mais où chaque personnage est dans son monologue, qu'il soit politique, militaire, psychopathe, diplomate, avec la perte de réalité au profit d'automatismes comme le plan R ; champs clos renforcés par le morcellement des responsabilités. Nous sommes aussi dans l'enchaînement des instructions, l'homme devenant un simple rouage où la machine dicte directement ou indirectement sa loi ; entre procédures automatiques, CRM-114 et autres machines infernales.

De la géopolitique à la Frontière amérindienne

Plusieurs pistes transversales pourraient être questionnées pour de futurs développements.

D'une part, les liens entre la stratégie nucléaire à l'époque du *fail safe* et l'approche géopolitique où le positionnement géographique peut déterminer la puissance mondiale (Halford Mackinder, Nicolas Spykman, Alfred Thayer Mahan). Si la puissance maritime tient en premier lieu au commerce, ce dernier doit être protégé. Il s'agit d'établir un périmètre de sécurité avec de bases relais stratégiques (Mahan) pouvant aussi avoir d'autres fonctions que la protection des routes maritimes commerciales ou celle de contenir les tentatives russes en direction des mers chaudes. Il est à relever que les bombardiers nucléaires de théâtre dans les années 1950-1960 avaient pour mission des vols de pénétration vers des cibles soviétiques à partir de l'Europe ou de l'Asie. La thèse du Britannique Mackinder³⁸ sur la domination du monde via le continent eurasiatique (*Heartland*) sera conceptualisée par Washington via la politique de *containment* (Georges F.

³⁷ *Ibid.*, pp. 150-152.

³⁸ Voir ARON Raymond, *op. cit.*, pp. 196 et suiv.

Kennan ; Henry Kissinger)³⁹, l'endiguement par l'édification de bases alliées autour de l'URSS et l'organisation de grandes alliances telles que l'OTAN (Organisation du traité de l'Atlantique nord), la CENTO (*Central Treaty Organization*) et la SEATO (*Southeast Asia Treaty Organization*).

La longueur du front et les grandes distances pour protéger le territoire soviétique impliqueront la prise en compte de la dispersion des silos de missiles intercontinentaux soviétiques dans l'espace eurasiatique, de part et d'autre du transsibérien. Géographie nucléaire qui explique aussi l'orientation plurielle des vols d'attaque programmés par l'Armée de l'air américaine (*United States Air Force* (USAF)) (pénétration par les pôles, le Pacifique, l'Europe de l'Ouest, la Méditerranée, le Japon). Quant à la zone périphérique (aux marges de l'Eurasie) associée au *Rimland* théorisé par Spykman⁴⁰, elle peut également contenir la notion de *containment* par les facilités militaires qui y sont introduites. La *Realpolitik* est en vue quand bien même des auteurs se sont attachés récemment à nuancer les catégorisations trop hâtives⁴¹.

L'autre piste est celle qui fait apparaître dans la littérature la notion de « Grande Frontière américaine » associée à la pénétration des Européens en Amérique du Nord durant les derniers siècles. Ici également les notions d'espace, de contrôle, de frontières sont apparentes et mouvantes.

On a valorisé le rôle de la Frontière (avec un grand F) et de la conquête de l'Ouest dans l'histoire américaine : pénétrations dans l'espace/temps (*Occupation/juxtaposition Blancs/Indiens*) ; tout comme la stratégie nucléaire américaine ne peut être comprise historiquement sans tenir compte des zones de friction, des attentes d'alerte et des zones de pénétrations dans l'espace/temps (*Occupation/friction avec les Russes*) : temporalité des premières et secondes frappes (barreaux escalade).

Certaines comparaisons peuvent être tentées d'autant mieux que les vols de pénétration nucléaires reposent aussi sur l'infiltration et l'appréhension d'un espace inconnu et/ou hostile. Espaces qui peuvent tout aussi bien être ouverts (espace aérien) que fermés et clôturés⁴² tel que symbo-

³⁹ SOUTOU Georges-Henri, *La Guerre de cinquante ans. Les relations Est-Ouest 1943-1990*, Paris, Fayard, 2001, pp. 167-170.

⁴⁰ ZAJEC Olivier, *Nicholas John Spykman. L'invention de la géopolitique américaine*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2016.

⁴¹ LOUIS Florian, « Qu'est-ce qu'être réaliste ? », *La Vie des idées*, 13 juillet 2010, Paris, à propos de l'ouvrage de John BEW, *Realpolitik. A History*, Oxford, Oxford University Press, 2016 et celui de Olivier ZAJEC, *op. cit.*

⁴² PUISEUX Hélène, *L'apocalypse nucléaire et son cinéma*, Paris, Éd. du Cerf, 1988, pp. 81-82.

lisés dans « Docteur Folamour » par le poste de commandement souterrain, la base aérienne protégée, la soute à bombe un moment coincée, le projet de Lebensborn dans les galeries de mines post-apocalyptiques.

Aussi, nous avons vu que la frontière du *fail safe* est flexible et se situe hors des frontières officielles russes et de leur défense (missiles sol-air et air-air anti-avions) ; *autant que la frontière amérindienne est floue mais orientée vers une direction générale « Ouest »*. Dans les deux cas, les territoires à pénétrer sont inconnus et peuvent receler des surprises létales.

Les engagements de mouvement se fondent par ordre hiérarchique et technique⁴³ dans le jeu du nucléaire et de la doctrine nucléaire associée, alors que les déplacements vers les territoires inconnus amérindiens reposent sur des décisions plurielles : politico-militaires, politico-économiques, individuelles et en sous-groupes sociaux. Le choix du moment est ici à la fois idéologique, politique, économique, commercial et culturel.

Relevons que les espaces concernés peuvent aussi être indéterminés et mouvants comme la course à la possession des galeries de mines après le déclenchement de « la machine infernale » (« Docteur Folamour ») *ou vu les limites des deux mondes dans la conquête de l'Ouest. Le niveau de compréhension de « l'autre » au-delà de ces frontières mouvantes est aussi ambivalent : haine ou collaboration, suspicion ou alliance*⁴⁴. Dans les deux cas, nous pourrions y voir aussi les destructions environnementales par les avancées territoriales⁴⁵.

Les deux pistes abordées devraient pouvoir faire l'objet de développements comparatifs entre les espaces de confrontation symbolisés par le concept de *fail safe* nucléaire et ceux relatifs à la géopolitique et à l'histoire des frontières américaines.

Conclusion

Si cet exercice risqué de comparaison a pu être tenté, c'est que le cinéma nucléaire de fiction intègre bien des symboles et références à la Grande Frontière et aux processus de mouvement inéluctable vers l'Ouest.

⁴³ À savoir, dans « Docteur Folamour », via le colonel Ripper psychopathe, mais aussi par les machines (CRM-114 et codes).

⁴⁴ Méfiance américaine face aux Russes avant collaboration pour tenter d'éviter le pire dans le cas des deux films abordés. Entre « bons sauvages », bestialité et génocide ethnique, alliances tactiques et commerciales avec certaines tribus.

⁴⁵ Voir CALAME Matthieu, « Going wild. Les premiers écologistes américains », *La Vie des idées*, 9 décembre 2016, disponible à l'adresse suivante : <http://www.laviedesidees.fr/Going-wild.html> (consultée le 9 décembre 2016).

L'Ouest nucléaire est ici représenté par les vols de pénétration engagés en zone polaire vers le *Heartland* soviétique et les complexes urbains et militaires ; l'Ouest de la conquête vers des contrées « dites sauvages » reposant sur une lecture dynamique de la notion de Frontière à dépasser, à repousser.

L'historiographie est ici des plus riche et des plus controversée⁴⁶ pour permettre de saisir cette évolution des politiques de pénétration, de rapport de forces⁴⁷ ou d'accommodation face aux autochtones⁴⁸, de visions ethnocentristes⁴⁹, commerciales ou écologistes⁵⁰ des terres conquises, devenant souveraines⁵¹ mais aussi d'espaces intermédiaires de coexistence⁵².

Certes, nous aurions pu aussi tenter une comparaison entre le genre filmique du western et celui des films de guerre nucléaire⁵³. Mais l'objet de cette introduction à la thématique de la frontière repose sur une mobilisation du cinéma de fiction nucléaire sur le « point limite » et ce que nous donnerait à mobiliser la littérature critique et fluctuante sur la conquête de l'Ouest ces deux derniers siècles.

⁴⁶ MARIENSTRAS Elise, « Problèmes d'historiographie américaine : le champ amérindien », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1978, n° 2, Paris, EHESS, pp. 408-426.

⁴⁷ CALLOWAY Colin G., « La révolution américaine en territoire indien », *Annales historiques de la Révolution française*, janvier-février 2011, n° 363, Paris, pp. 131-150.

⁴⁸ SAHR Sylvia, *Grey Owl, Les autochtones et la perception environnementale au Canada au début du xx^e siècle*, 2006, thèse électronique, disponible à l'adresse suivante : <http://theses.ulaval.ca/archimede/fichiers/23973/23973.html> (consultée le 11 avril 2016).

⁴⁹ TURNER Frédéric Jackson, *The Frontier in American history*, New York, H. Holt and company, 1928 ; traduction française : *La Frontière dans l'histoire des États-Unis*, Paris, PUF, 1963, pp. 12-13.

⁵⁰ TRÂN-MANICKI Juliette, « Du bon usage de l'Indien : indianité et américanité en littérature dans les colonies britanniques et la jeune république des États-Unis », 2015, disponible à l'adresse suivante : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01162953> (consultée le 2 mars 2016).

⁵¹ HAVARD Gilles, « Empire et métissages : Indiens et Français dans le pays d'en Haut, 1660-1715 », Éd. Septentrion et Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Sillery et Paris, 2003.

⁵² GRILLOT Thomas, *Les Indiens à la conquête de l'Ouest. L'histoire américaine renversée*, mis en ligne le 15 octobre 2012, disponible à l'adresse suivante : www.laviedesidees.fr (consultée le 5 mars 2016).

⁵³ BAUCHARD Pascal, « L'indien dans le cinéma américain. L'histoire d'une reconnaissance », disponible à l'adresse suivante : http://www.lamediatheque.be/edu/indien_amerique_nord_cinema.php (consultée le 31 mars 2016) ; GEORGES- MORIN Henri, *Le cercle brisé. L'image de l'indien dans le western*, Paris, Payot, 1977 ; HAVARD Gilles, « Le trappeur, fantôme d'Hollywood », 14 mars 2016, disponible à l'adresse suivante : www.laviedesidees.fr (consultée le 15 mars 2016) ; GARRAIT-BOURRIER Anne, *L'iconographie de l'Indien dans le cinéma américain : de la manipulation de l'image à sa reconquête*, disponible à l'adresse suivante : <https://lisa.revues.org/2756> (consultée le 12 mars 2016).